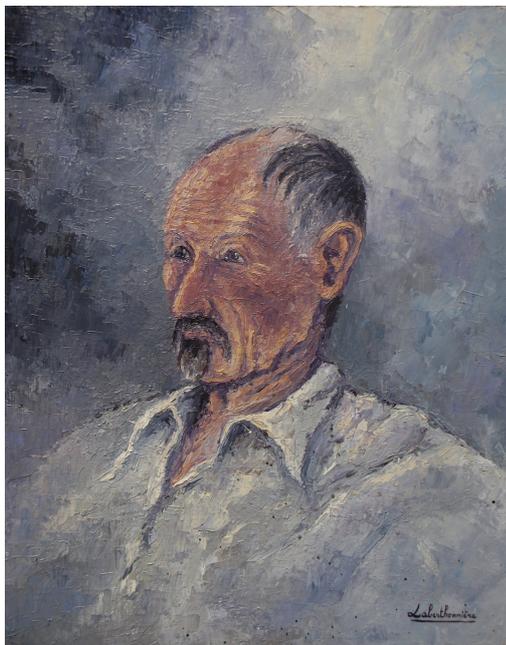


CONFLUENTS



La Sédelle, photographie Benjamin Lasnier

n° 30 - Janvier 2012



EDITORIAL

Chers lecteurs,

*« Le Barbu », par Jean Marie
Laberthonniere (portrait 19,,)*

SOMMAIRE

Couverture

Sommaire, éditorial 2

« Mon ami Benjamin »,
par Françoise Trotignon 3 à 6

Benjamin Lasnier, un crozantais
dans la « drôle de guerre » 7 à 10

Benjamin l'ARCHEOLOGUE 11 à 13

Vie de l'association 10 et 11

Il y a 50 ans, histoire locale 15

Dernière de couverture

Liliane Chevallier

Mon ami Benjamin

C'est en 1967 que j'ai entendu parler pour la première fois du Barbu, comme nous l'appelions, Benjamin Lasnier, un individu incroyable qui avait entrepris la coupe de l'éperon de Crozant et se rendait chaque jour en bateau à sa fouille mais je ne fis sa connaissance qu'en 1969, à l'abri Fritsch, près de Pouligny-Saint-Pierre, dans l'Indre, où il était venu donner un coup de main à la fouille que devait visiter le congrès de l'INQUA.

Je vis un homme d'un certain âge, mince mais râble, très réservé, mais au regard vif souvent teinté d'un amusement rentré. Vêtu invariablement d'un pantalon de velours côtelé et d'une chemise à carreaux très propre, il portait une moustache qu'il s'amusait à modifier, soit en mouche, soit à l'impériale, soit encore façon Disraeli ; il roulait lui-même ses cigarettes avec une dextérité impressionnante. Les deux étudiants américains et lui même campaient, dans des conditions spartiates, pas d'eau, pas de gaz, pas d'électricité... Lui descendait de la falaise des Roches chaque matin pour s'aller laver à la Creuse, et remontait, comme si de rien n'était pendant que je débattais, dans une petite tente, avec une intendance qui ne suivait pas. J'avais tout de suite constaté qu'il n'était pas un travailleur manuel "ordinaire" : il avait déjà beaucoup lu d'ouvrages sur l'archéologie, la préhistoire et les avait assimilés en un temps record. Nos conversations nous entraînaient surtout sur la méthodologie, les techniques de relevé, et l'organisation en général.

Dès 1971, nous ne fûmes plus, la plupart du temps, que tous les deux à l'abri Fritsch, et là, pendant six semaines par an, non seulement de fouille mais aussi de tamisage pour récolter la microfaune, particulièrement abondante, que nous appelions « *la rataille* », il me raconta sa vie, ou plutôt ses vies, par épisodes non chronologiques, son enfance à Villeneuve, le départ, tout jeune avec son père en Belgique pour réparer les dommages de guerre, puis son séjour à Lille, chez son oncle où sa cousine expérimentait sur sa tête ses talents de coiffeuse : indéfrisables, teintures, coupes, parfois sur une seule moitié du crâne ! Ensuite, ce fut Paris et un travail au service des Eaux de la ville, où il allait dans les bidonvilles ouvrir et fermer chaque jour le seul point d'eau ou bien déclarer conformes des compteurs qu'il refusait tous puisqu'ils étaient poreux. Scandale. Tentative de corruption pour le faire changer d'avis. Refus, bien sûr.

Parallèlement, il fréquentait à Paris aussi bien les quartiers ouvriers que les Champs Elysées, adaptant sa tenue aux circonstances, salopette d'ouvrier ou costume anglais en Prince de Galles. Se fondre dans le paysage pour observer à sa guise, c'était son truc. Pourquoi ? Pour satisfaire son insatiable curiosité et lui permettre, en allant au fond des choses, d'avoir sa propre idée sur la question. Ce principe le guidera toute sa vie.

Il attrapa la diphtérie et passa ainsi plusieurs semaines à l'hôpital Claude Bernard à l'isolement. Quand il devint aveugle des suites de la maladie, l'interne qui s'occupait de lui avait dit : « *ça passera, mais on ne sait pas quand, ça peut durer une semaine, un mois, un an, mais la vue revient toujours !* » Effet garanti pour un lecteur aussi assidu que lui. Heureusement, cette cécité n'avait pas duré bien longtemps.

Ce fut plus tard le voyage en Russie, 52 jours à l'aventure, de Moscou à Sébastopol, en passant par Batoum et Bakou. A Moscou, le jour du 1^{er} mai 1936, il se mêla aux pionniers et défila devant Staline. « *Il n'aurait pas fallu que je me fasse prendre* », avouait-il ! Ce paradis de travailleurs, pour un homme comme lui qui réfléchissait aux problèmes du monde, avait de quoi séduire, et il voulait en avoir le cœur net. Avec le recul, je pense pas qu'il ait été dupe du système soviétique. « *Les jeunes, on les pousse, me disait-il, mais les vieux, on les laisse crever, ils ne sont pas intéressants* ».





Benjamin Lasnier, photographie Françoise Trotignon

Au service militaire, il fut affecté dans un régiment de spahis et arborait un uniforme qui faisait de l'effet, avec la grande cape volant sur les épaules, le sarouel et la chéchia. Le Barbu avait de la gueule ! Son affectation comme clairon ne dura qu'une seule journée : lassée des « *tugudu, tugudu* » qu'il faisait résonner, sa hiérarchie l'affecta à un autre poste le soir même.

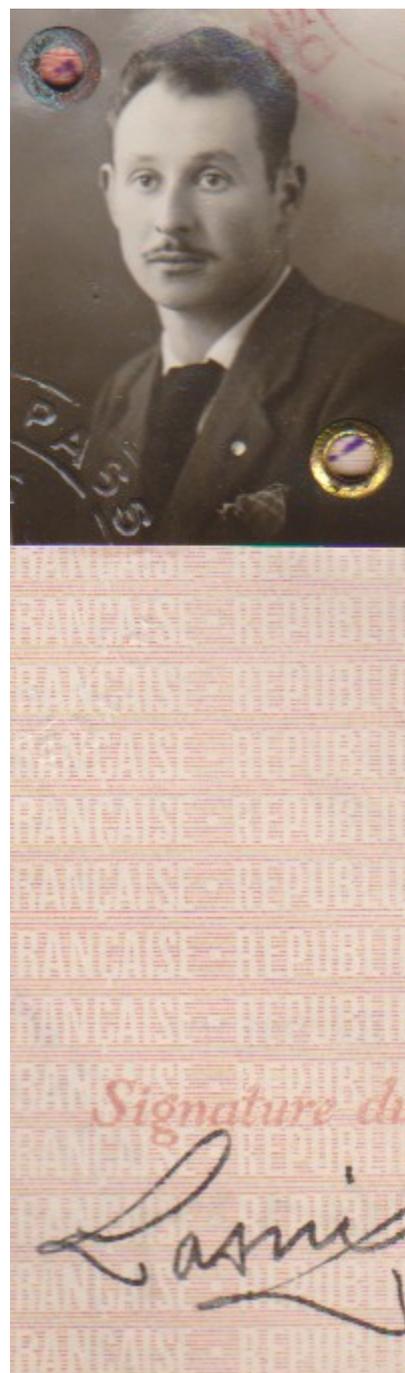
La mobilisation l'envoya à Moulins, me semble-t-il, où un long hiver à ne rien faire sinon à monter la garde et empêcher les officiers de voler l'essence pour aller faire la noce en ville, me disait-il, lui attira quelques ennuis. Il demanda à changer de corps et fut muté à un Groupement motorisé de reconnaissance. Je ne connais pas les conditions de démobilisation du soldat Marcel Lasnier qui rejoignit apparemment son poste à la ville de Paris. Sa première impression des Allemands au tout début de l'Occupation telle qu'il me la racontait était très instructive : il vit une troupe de soldats marcher en colonne par deux dans la rue. Au signal de l'officier, tous s'arrêtèrent mais un malheureux fit un pas de trop. Le chef lui décocha aussitôt un coup de crosse en travers du visage. Pas un de ses congénères ne broncha ni ne tourna la tête. Des soldats français auraient ronchonné en douce, mais là, rien. « *On est mal parti, pensa-t-il* » ! Il avait raison !

J'ignore comment il entra en contact avec des résistants ou tout au moins des personnes pour lesquelles il passait du courrier en zone non occupée, au risque de sa vie. Une fois, la Gestapo fit évacuer le train pour fouiller tous les passagers. Il avait du courrier dans sa poche, mais n'en connaissait pas le contenu. Comment s'en débarrasser mine de rien ? En allumant nonchalamment sa pipe avec un papier froissé. Fumer ne tue pas toujours ! C'est également pendant la guerre qu'il fit les relevés des égouts de Paris. Des lieux fort insalubres, avec « *des barbes de moisi longues comme la main sur les murs* », me disait-il.

Il s'associa également avec un céramiste pour faire des boutons pour la maison de haute couture Schiaparelli. Un échantillon de tissu leur était fourni afin d'assortir au vêtement les boutons qu'ils fabriquaient à l'unité et décoraient d'émaux. Un travail d'artiste, mais assez limité. Puis il choisit de revenir à Villeneuve et de s'engager dans le maquis. Il n'avait rien

d'un va-t-en guerre, au contraire, il était posé, réfléchi et devint ainsi l'adjoint du capitaine Schneider (avec lequel il avait signé un engagement pour la durée de la guerre et devait être parachuté en Allemagne). « *Vous n'auriez sûrement pas revu le Barbu* », ajoutait-il, goguenard.

Les résistants intégrés dans l'armée De Lattre furent envoyés à la poche de La Rochelle. La ville tomba avant que son unité ne soit engagée dans les combats. Il n'en décrocha pas moins les oriflammes nazis qui flottaient sur la façade de l'hôtel de ville. Parfois, l'été, il se promenait en pantalon de toile blanche et vareuse de la Kriegsmarine, sans l'écusson, bien sûr, souvenir de guerre qu'il portait avec beaucoup d'élégance.





Entrée de la grotte où fut découvert en 1971 par Henry de Lumley le crâne de l'Homme de Tautavel, dont Benjamin réalisa le moulage - Photographie Benjamin Lasnier

Après la guerre, il revint à Villeneuve ; il exécuta divers travaux de maçonnerie, comme des cheminées en granite reconstitué pour le château de La Clavière etc et finit par entrer comme agent technique à la Direction des Antiquités préhistoriques du Centre. Il s'adonna alors à l'archéologie, fouilla à l'abri Fritsch, connu M. Brézillon, H. de Lumley, fouilla à l' Arago et participa aux relevés des piquetages du mont Bego.



Pendant presque dix années, les récit du Barbu m'ont appris à décrypter les apparences du monde. L'esprit toujours en alerte, très observateur, il passait au crible de son intelligence le moindre évènement dont il était témoin pour en tirer le sens profond qu'il me faisait découvrir. « *Quand le Dr vous propose de tamiser votre seau, vous croyez, Françoise, que c'est par gentillesse. Erreur ! C'est pour voir ce que vous laissez passer en fouillant* ».

Mourir debout, ne pas vivre à genoux, ou encore la liberté ou la mort, tels auraient pu être ses devises mais, pour lui, ce n'étaient pas qu'une suite de mots. Un pur, voilà ce qu'était mon ami le Barbu. Quelle chance j'ai eu de l'avoir connu.

Françoise Trotignon

(ndlr : Françoise Trotignon est elle fait partie des privilégiés qui ont travaillé avec Benjamin Lasnier et l'ont cotoyé sur différents sites de fouilles et à Villeneuve)

Benjamin Lasnier (1909 – 1994)

UN CROZANTAIS dans la « DROLE » DE GUERRE (1939/1940)

(extrait de son journal, tenu chaque jour)

Avant propos

Benjamin (**Marcel** pour l'Etat Civil) **Lasnier** est né à Villeneuve, commune de Crozant, dans une famille de paysan-maçons. Tout jeune, il part travailler avec son père, dans le Nord, où ses oncles maternels se sont installés, à Lille, dans le « bâtiment », avant la première guerre mondiale. Là, ils travaillent à la reconstruction, dans le nord de la France et en Belgique.



A Villeneuve, devant la maison familiale. Benjamin à 5 ans, déjà l'oeil vif (avec sa mère, sa soeur, sa grand-mère, ses grandes tantes et une cousine)

Les années trente le trouvent au service des Eaux, à Paris. Il se fait alors de nombreuses relations, « touche à tout », il s'initie au tissage, à la poterie, à la photographie. Il participe à l'installation d'un campement avec Maurice Constantin-Weyer (prix Goncourt 1928 pour « Un homme se penche sur son passé »). L'hiver, avec une bande de joyeux camarades, il va skier dans les Alpes.



En 1936, il fait un voyage en U.R.S.S. Et assiste, à Moscou, aux funérailles de Maxime Gorki.

La guerre (1939/1940)

C'est à Paris que le surprend « *l'annonce de la mobilisation générale pour le deux septembre à zéro heure* ». Il commence alors à rédiger son journal. Il reste deux jours à Paris, « *réquisitionné au laboratoire des compteurs* ». Le cinq septembre il se rend à Villeneuve où il aménage, chez sa mère, des « **chambres pour les réfugiés** ». (A l'autre guerre, la famille lilloise avait déjà trouvé refuge au pays). Le sept septembre, il part rejoindre son régiment à Moulins.

Il voyage avec un autre crozantais, Marcel Charpentier, dit « Loulou ». A Moulins, il retrouve un autre « pays », André Maillard. Le quatorze septembre il est affecté au service « radio ».

Septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février, mars, avril, c'est la monotonie de la vie de caserne, avec, chaque jour, initiation à la radio, quelques manœuvres, de courtes permissions à Villeneuve ou à Paris..

SOUVENIR

Le 24 décembre 1939, la veillée, chez la tante Joséphine, devant l'âtre, femmes et enfants - les hommes sont à la guerre-. Soudain la porte s'ouvre sur le froid de la nuit, une haute silhouette s'encadre dans l'embrasure :

Chéchia rouge, longue et ample cape kaki, pantalon bouffant de même couleur -Benjamin en uniforme de spahi-.



Il repart le soir de Noël pour Moulins.

Le 10 mai 1940, les tanks allemands foncent en Hollande, par vagues, les avions pilonnent la Hollande, la Belgique, le nord de la France. Que se passe-t-il à Moulins ? **« L'escadron mitrailleuse part à La Ferté pour assurer la défense anti-aérienne des usines de guerre, l'escadron à cheval assure la défense de l'atelier de chargement de Moulins... »**

L'ordre de rejoindre le front n'arrivera que le 16 mai. L'embarquement, en gare de Moulins se fait le 17. **« Des wagons à bestiaux ont été prévus pour le transport des hommes, seul le chauffeur doit rester à la voiture radio. Pour ne pas suivre la foule je me dissimule sous des couvertures et ferai le voyage clandestinement »**. Nous reconnaissons là Benjamin le rebelle. Le train s'ébranle et quitte Moulins vers 20 heures, le 17 mai, pour **« une destination inconnue »**. Un voyage très long sur des voies encombrées de trains, survolées par les bombardiers allemands. Le convoi arrive dans la région de Mondidier dans la Somme le 19 mai à 9 heures et les hommes se mettent en position de combat : **« Rose, Berger, Didier et moi partons sur une petite route longeant une colline près de la gare. Nous mettons un chargeur dans le fusil et une balle dans le canon, notre fusil étant armé, à la moindre alerte, il n'y a plus qu'à appuyer sur la détente. Quelques instants plus tard un G.R.D.I. De la légion passe et nous apprend que les allemands ne sont pas très loin, ce qui est une drôle de surprise pour nous »**. Les allemands sont aussi dans le ciel : **« à l'horizon apparaît une escadrille d'avions, ce sont des allemands, elle passe lentement.... un avion laisse tomber quelques bombes dont deux explosent dans un champ de blé sans causer de dégâts.... »** Ce n'est plus la drôle de guerre, c'est la guerre.

Le premier campement après le départ de Moulins s'installe au village de Fescamps qui est évacué depuis peu, les maisons sont vides, les animaux, abandonnés n'ont pas mangé depuis plusieurs jours. Les soldats soignent les animaux... et doivent s'occuper d'eux-mêmes : « ... **nous nous mettons en quête de nourriture car nous n'avons pas de ravitaillement, nous avons seulement du pain, nous tuons une poule pour nous faire un bouillon....** ». Les hommes construisent des barricades antichars sur toutes les routes. Les temps des soldats se partagent entre la garde des barrages et la recherche de nourriture.

Survols par l'aviation allemande qui mitraille, lâche des bombes..., fausse alerte, des civils signalent un parachutage d'espions derrière les lignes. « **Les civils avaient pris les petits nuages faits par les obus de D.C.A. Pour des parachutistes** ».

Le 23 mai, le groupement motorisé de reconnaissance auquel appartient Benjamin se replie à Beaulieu les Fontaines, dans l'Oise. Le 24, premiers morts dans l'escadron moto, deux soldats tués par un tir de barrage. Le 1er juin, nouveau repli dans la région de Compiègne, le 7 « **la maison où se trouve cantonné l'escadron est complètement détruite, on a pu sauver deux ou trois camions, il y a des manquants parmi les hommes, les chevaux des observateurs sont tous tués** ». Alors qu'un nouveau repli est prévu pour 3 heures du matin, le brigadier Pose et Benjamin partent à 21 heures « **pour avoir des nouvelles des camarades** ». Lorsqu'ils reviennent vers 2 heures « **l'Etat Major est parti depuis longtemps** ».

Rose et Lasnier ont perdu leur compagnie. Ils partent à pied pour la rejoindre. Les ponts sur l'Oise sautent, les allemands pilonnent les villages, mitrillent les routes. « **Au petit jour nous traversons Lagny en ruine, vision horrible. La veille au soir un régiment d'artillerie qui se repliait a été surpris par l'aviation au moment où il traversait le village. Sur plusieurs kilomètres ce ne sont que maisons en ruine et incendiées, cadavres d'hommes et de chevaux à demi carbonisés dont les habits et les harnais sont encore fumants...** ».



"Moi, mes souliers, ils ont beaucoup voyagé"

Photo B. Lasnier

ouverts le liquide a suivi les fossés de la ligne de chemin de fer et la voie se trouve en flammes sur plusieurs kilomètres. Nous franchissons la ligne en flamme... nous traversons le pont à travers les voitures qui se suivent en file indienne... nous apercevons les obus traçants qui passent au-dessus de l'Oise, ce qui indique la présence de l'ennemi tout proche.... » Nous sommes le 09 juin 1940, jour où les allemands franchissent l'Oise.

Après une longue errance, de nuit, dans la forêt de Compiègne, Rose et Lasnier arrivent à St Sauveur où ils couchent dans une maison abandonnée, réveillés par le bruit des canons ils fuient plus au sud, ils ont trouvé des vélos abandonnés sur lesquels ils ont installé leur barda. « **A l'entrée d'un petit bois nous trouvons un tank dans un chemin creux, ne sachant pas s'il était français ou allemand nous faisons demi-tour car nous sommes dans les avant-postes** ». Nous sommes le 10 juin. Enfin, au bout de trois jours nos soldats égarés retrouvent leur division « **on nous dit que l'EM se trouve à Rocquemon, là nous retrouvons les camarades et la vie de camp recommence...** ». Mais il faut partir plus loin, « **le canon tonne de tous côtés** ».

Le 12 juin, ils passent la Seine à Bois le Roi, alors que Paris a été déclarée ville ouverte la veille. Toujours plus loin. « *La route est encombrée de civils qui évacuent. Nous roulons toute la nuit parmi les évacués... Nous passons le pont de Sully vers 2h30 et nous dirigeons dans un petit bois à quelques kilomètres. Le pont est bombardé par les italiens, il y a de nombreuses victimes* ». Nous sommes le 15 juin, les allemands passeront la Loire le lendemain. C'est le 16 juin que (le maréchal ???) Pétain demandera l'armistice.

Ils restent 3 jours à Sully sur Loire. Les avions les survolent mais ne bombardent pas. Le 19 juin, ils reprennent la route, ils sont mitraillés en traversant Salbris (c'est ce jour là que Crozant est bombardé). Le repli se poursuit vers le sud ouest, le 25 juin, ils arrivent à La Roche l'Abeille en Haute-Vienne : « *La vie de camp normale, je cherche les champignons, je couche dans une grange* ». Il n'est démobilisé que le 20 juillet et prend le train à Limoges pour Saint Sébastien, à Saint Sulpice Laurière, il trouve Marchel Charpentier avec lequel il avait voyagé pour la mobilisation !. Il reste une semaine à Villeneuve, puis repart pour Paris, il se fait établir un laissez-passer à Châteauroux et reprend le travail le 29 juillet.

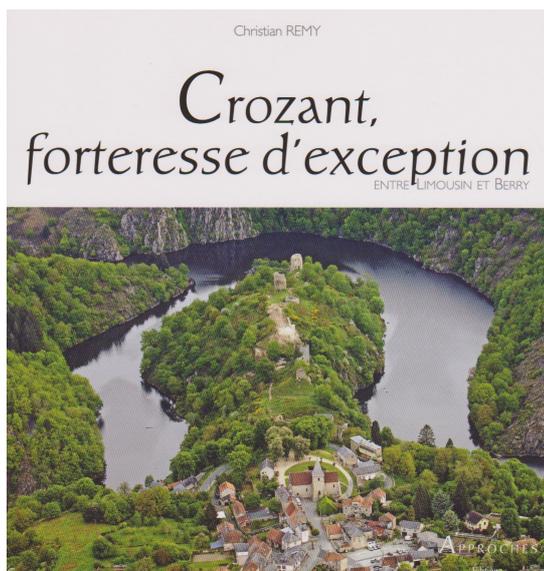
Dans son cahier d'écolier, Benjamin n'a noté que des faits, sans fioritures, sans commentaires. A deux moments seulement perce l'émotion : l'horreur à la découverte des cadavres des artilleurs mitraillés, l'angoisse au passage de l'Oise aux lieux de l'incendie. Mais ce simple récit montre toute l'absurdité de la guerre et amène une conclusion à la Prévert : « Quelle connerie la guerre ! ».

Je ne me rappelle pas à quelle date Benjamin a quitté Paris et l'oppression de l'occupation allemande, las, disait-il en riant, de manger des haricots qu'il allait chercher, à vélo, à Arpajon, les jours de repos. Mais la guerre n'est pas finie pour lui, il entre dans la résistance, au maquis il se laisse pousser la barbe et devient.... LE BARBU.

Huguette Lasnier

VES...BREVES...BREVES...BR

PUBLICATION

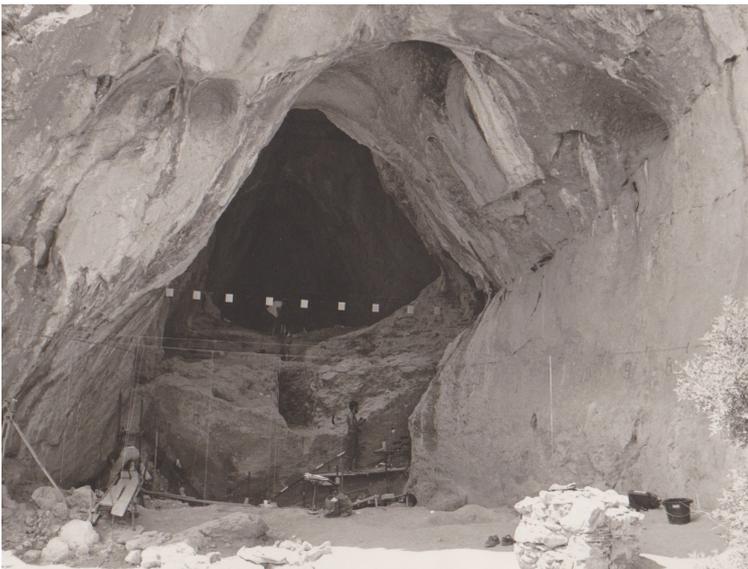


A noter la parution l'automne dernier d'un nouvel ouvrage consacré à Crozant. Son auteur est bien connu des membres de notre association, puisque Christian Remy est déjà intervenu dans le cadre de nos activités pour des conférences et même des visites de sites. « *Ce livre propose un état des lieux complet sur les vestiges de cette extraordinaire forteresse, juchée entre Limousin et Berry, au coeur des luttes entre Lusignan, Capétiens et Plantagenêt* ». Toutes nos félicitations pour ce travail.

VES...BREVES...BREVES...BR

Benjamin L'ARCHÉOLOGUE

Les imposantes ruines médiévales, édifiées sur l'éperon de Crozant, au confluent de la Creuse et de la Sédelle, sont la partie visible d'un site archéologique majeur, occupé par les hommes depuis la préhistoire. *La reconnaissance de l'ancienneté de la présence humaine en ce lieu est due aux travaux remarquables conduits entre 1964 et 1974, par un archéologue autodidacte local, Benjamin Lasnier, disparu en 1994.*



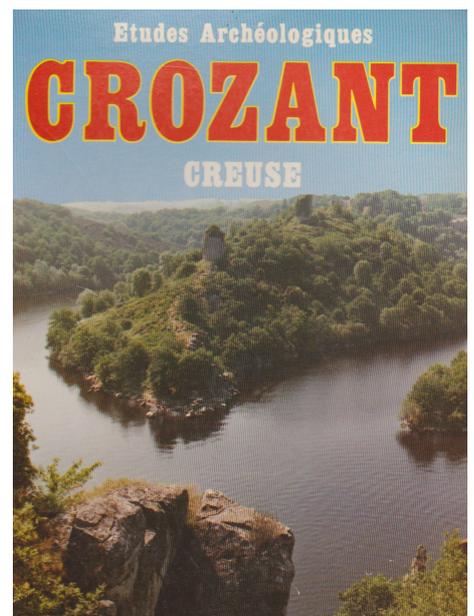
Entrée de la Grotte de Tautavel

Ce personnage extraordinaire, connu des archéologues sous le nom de « Barbu », était apprécié pour sa grande rigueur scientifique par de nombreuses sommités archéologiques parmi lesquelles André Leroy-Gourhan (+), professeur au Collège de France ou Henry de Lumley, découvreur de l'homme de Tautavel et Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris....

C'est pour Henry de Lumley qu'à plus de 70 ans, et dans des conditions matérielles difficiles, il a participé au relevé des gravures rupestres du Mont Bégo et de la vallée des merveilles.

Les travaux de Benjamin Lasnier dans la commune de Crozant et les communes avoisinantes ont permis la publication d'un ouvrage : « Etudes Archéologiques : Crozant », édité à Guéret par l'A.P.T.A.A.C. Et les éditions Verso en 1985. C'est à cet ouvrage qu'il convient de se référer pour une approche scientifique de l'archéologie locale.

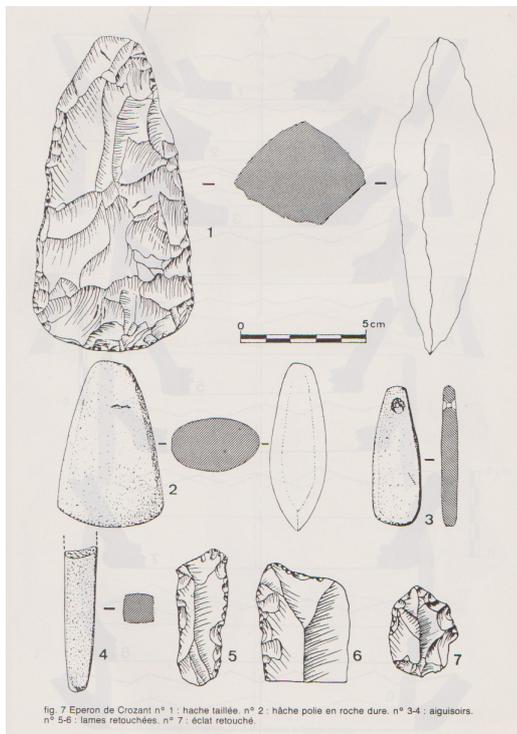
L'aspect topographique de Crozant et de ses environs, caractérisé par les vallées profondes de la Creuse et de la Sédelle, resserrées parfois en de véritables gorges, mais dont la sévérité et le caractère sauvage sont tempérés par le plan d'eau lié au barrage d'Eguzon, est de formation récente. Il y a environ deux millions d'années, ces rivières avaient leur cours plus de cent mètres au-dessus de leur niveau actuel et leurs vallées se marquaient à peine dans la pénéplaine. Puis, tout au long de l'ère quaternaire, des successions de longues périodes glaciaires et de phases de légers réchauffements, en modifiant le profil en long des cours d'eau, ont permis le creusement des vallées. Par endroits, des terrasses alluviales rompent le profil des vallées et marquent les anciens niveaux des rivières.



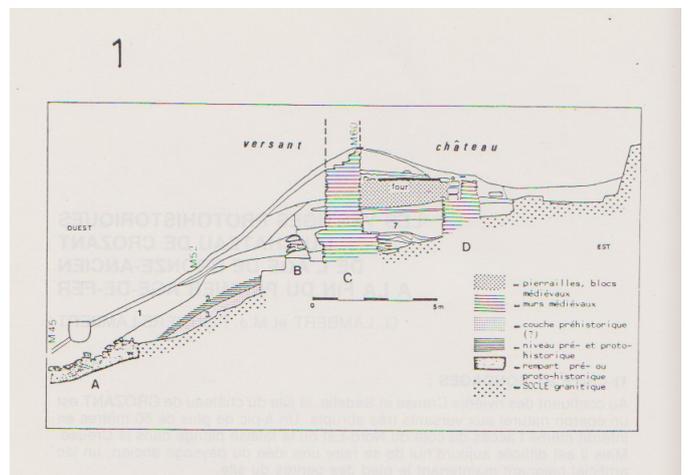
C'est en prospectant systématiquement ces terrasses que Benjamin Lasnier fit une découverte majeure. Une haute terrasse contenait les restes d'une industrie humaine archaïque, constituée principalement de galets de quartz éclatés sur enclume pour obtenir des tranchants. Cette industrie, antérieure à la découverte du feu, a été réalisée il y a environ un million d'années et constitue une des plus anciennes traces de l'activité humaine dans la région. Certains de ces outils sont présentés au musée de Guéret.

Dans les années 70, cette découverte avait un caractère unique, repoussant très loin les premières occupations de l'homme, tant pour le Limousin que pour le Berry voisin. Depuis, une équipe dirigée par Jackie Despriée a mis en évidence un des plus anciens habitats humains connus en Europe, dans la région d'Eguzon. Les résultats de ces recherches sont présentés au musée d'Argentomagus à Saint-Marcel (Indre).

L'essentiel des fouilles archéologiques locales effectuées par Benjamin Lasnier se situe à l'éperon de Crozant. Ceci n'est pas dû au hasard. Les prospections systématiques de ce chercheur l'avaient conduit jusqu'aux ruines. Là, quelques indices infimes, éclats de silex, fragments de poteries, lui avaient permis de constater une occupation humaine bien antérieure à l'édification de la forteresse. De plus, l'organisation même de l'éperon avait un caractère exceptionnel. Orienté nord/sud, pointe au nord, il était naturellement défendu par des pentes escarpées sur trois de ses faces. Au sud, entrée naturelle, un resserrement de l'éperon permettait facilement l'édification d'un rempart. Aucun site, à des kilomètres à la ronde ne présente un caractère autant naturellement défensif. C'est un véritable verrou à la frontière de deux entités géologiques. Situé sur les premiers contreforts de la chaîne hercynienne, il n'est qu'à quelques kilomètres des terrains sédimentaires berrichons.



Considérant que l'édification de la forteresse médiévale avait dû perturber, dans la partie sommitale de l'éperon, les vestiges antérieurs, Benjamin Lasnier décida d'effectuer une tranchée qui, partant de la rivière, remonterait jusqu'aux ruines.



Il entreprit seul cet énorme travail. Ce n'est qu'au début des années 1970 qu'il accepta l'apport d'une petite équipe dont je faisais partie. Les résultats de cette recherche importante ne sont pas spectaculaires pour un public non averti. Ils consistent en des milliers de petits fragments de poteries, des silex et quelques rares fragments d'objets en métal. *Pour les archéologues, il s'agit d'un apport considérable pour la connaissance de la préhistoire récente et la protohistoire.*

Lors des visites du site, je souhaite qu'au delà du caractère grandiose des lieux, vous ayez une pensée pour Benjamin Lasnier, qui consacra bénévolement des années de sa vie à la connaissance de son patrimoine.

Patrick LEGER,
Président du Groupe Archéologique de Guéret

VES...BREVES...BREVES...BR

**PUBLICATION
CHEMINS....**

LIVRET sur le SENTIER des PEINTRES ET AUTRES BREVES

EVENTUELLEMENT VIE DE L'ASSOCIATION, en très bref..

VES...BREVES...BREVES...BR

QUELQUES LIGNES D'HISTOIRE LOCALE

1956 ...Matin d'automne à Maison

Dédé Périot labourait Les Chers, une parcelle située entre Les Rouillas et les Trois bonnets. Tout en jouant, nous entendions Dédé encourager régulièrement ses bœufs par des sifflements entre les dents, des claquements de langue et de sonores « RRRIGOLO, MARRRRIOLET.... AARRRIO... AARRRIO ALIN DON » Les bœufs, puissants, arque-boutés sous le joug avançaient consciencieusement d'un pas mesuré en remontant la pente, tournaient et repartaient dans la descente silencieuse.

« AAAAARRRRRIO AAARRRIO LAAADON CLAC CLAC CLAC, FUIT. FUIT. »

*« OOOOOOH BOND'JEU D'MERRRDE
OOOOOOOBOND'JEU D'BON'DJEU
MARRCEL OOOOH MARRCEL V'NAI DON VITE »*

La voix de stentor ameuta en quelques minutes les 3 Marcel du village rentrés des champs à l'heure du marandé suivis des maisonnées au grand complet. Tout le village était maintenant réuni autour de l'attelage et du brabant et force était de constater que le pauvre Mariolet avait disparu, que le joug était « tout debout », que Rigolo, le cou tordu était agenouillé, sa corne gauche fichée en terre et sa corne droite pointant le soleil de midi. !

Que s'était-il donc passé ?

Ils en étaient au dernier sillon, l'attelage remontait tranquillement le long du mur quand, soudain, le sol se déroba sous le poids non négligeable de Mariolet et celui-ci disparut d'un coup au fond d'un trou mystérieux.

Alors les secours s'organisèrent. Il fallut d'abord libérer Rigolo en coupant les « jouilles » en cuir grossier mais fort solide, puis délier Mariolet qui, prisonnier dans son trou ne bronchait pas. Rigolo, libre, abêti, immobile, attendait en regardant sans comprendre toute cette agitation.

Les chèvres du forgeron arrivées sur place furent dressées au dessus de Mariolet. Après de longs préparatifs d'installation, de terrassement, de déblaiement, ENFIN, Mariolet tétanisé s'éleva par à-coups, lentement dans les airs, soutenu par deux larges souventrières.

Il fut ensuite déposé délicatement sur le labour.

Les savantes manœuvres furent longues, les marandés rossinaient sur le coin des feux. Personne ne songeait à manger, çà y était, les bœufs d'Adrien étaient saufs.

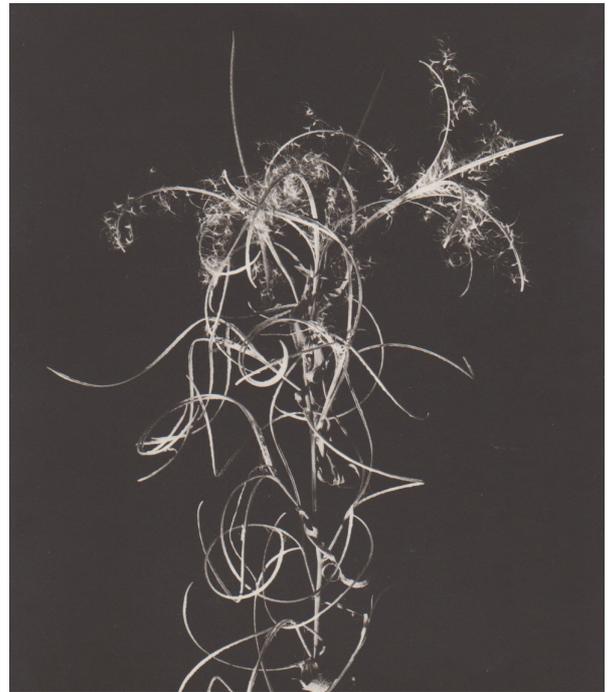
Nous fumant tous invités à boire un coup chez la Claire.

Et le trou ?

Monsieur Fernand Dhéron, notre voisin et maire, signala la découverte à la société archéologique de la Creuse.

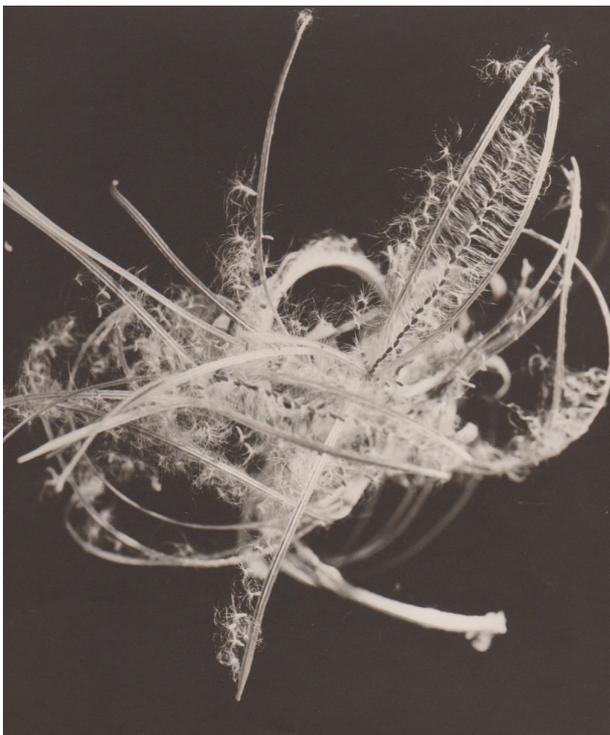
Maison, décembre 2011 Simone Riollet-Gorsic

Benjamin LE PHOTOGRAPHE



Les quatre saisons de l'épilobe

Comme nous l'avons dit plus haut, Benjamin s'était initié à la photographie. Il s'était équipé de très bons appareils et a réalisé des milliers de clichés, dont certains, malheureusement rares, sont parvenus jusqu'à nous. Quelques uns ont servi d'illustrations pour les articles de ce numéro.





Semestriel tiré à 150 exemplaires

Comité de Rédaction

Paul Chaput – Liliane Chevallier

Gisèle & Roland Hirou - Huguette Lasnier

E.R.I.C.A. - Le Bourg - 23160 CROZANT

Tél : 05.55.89.82.83.

